

« Nous sommes témoins de l'horreur du monde » : la clinique italienne unique en son genre qui soigne les réfugiés traumatisés

Le Centre Samifo de Rome vient en aide aux demandeurs d'asile et aux réfugiés qui ont été victimes de torture, de persécution ou de violence



Le directeur du centre, le Dr Giancarlo Santone, à droite, voit un patient. Photographie : LaPresse/Alamy

Nichée dans un enchevêtrement de rues autour de la gare Termini de Rome se trouve une clinique qui contraste fortement avec la position dure et anti-migrants des politiciens italiens.

Le Centre Samifo est décrit par les personnes qui le dirigent comme le seul service financé par des fonds publics en Europe – et peut-être dans le monde – visant à traiter le syndrome de stress post-traumatique et les traumatismes chez les demandeurs d'asile et les réfugiés.

Plus de 2 000 personnes ont été traitées à la clinique l'année dernière, allant des réfugiés qui avaient fui les talibans aux survivants des naufrages de la Méditerranée et aux Ukrainiens qui ont quitté leurs maisons alors que les chars russes déferlaient dans leurs rues. Beaucoup avaient été victimes de violences et de tortures dans leur pays d'origine ainsi qu'en route vers l'Europe.

« Nous sommes témoins de l'horreur du monde », déclare le directeur du centre, Giancarlo Santone.

Lancé en 2006, le centre est né de la nécessité de combler un vide béant dans le système de santé : alors que de nombreux demandeurs d'asile ont été confrontés à la torture, à la persécution ou à la violence, peu d'offres leur ont été proposées pour les aider à surmonter ces expériences une fois qu'ils ont commencé à s'installer dans leur nouvelle vie.

Ce qui a émergé est un espace unique en son genre : des médecins pour s'occuper des problèmes de santé immédiats des gens ; une clinique de gynécologie entièrement féminine pour les femmes enceintes ou les survivantes de violences sexuelles ; des psychologues et des psychiatres spécialisés dans le traitement des traumatismes ; et un médecin légiste pour certifier les signes de mauvais traitements et de torture si nécessaire pour les demandes d'asile.

Le centre offre de l'aide pour les problèmes de santé immédiats ainsi qu'un soutien à plus long terme. Photographie : LaPresse/Alamy

Le centre, géré par une autorité locale de santé publique en collaboration avec le Centre Astalli, la branche italienne du Service jésuite des réfugiés, dispose également de 27 interprètes qui font également office de médiateurs culturels, aidant les gens à surmonter les obstacles juridiques et sociaux et à accéder aux possibilités de formation du centre.

Près de deux décennies après son lancement, son objectif est resté inchangé, même si le nombre de migrants débarquant sur les côtes italiennes a presque décuplé.

Alors que les gouvernements de toute l'Europe répriment la migration, les demandeurs d'asile empruntent des itinéraires de plus en plus dangereux pour atteindre l'Europe et le centre fait partie des organisations de la société civile qui doivent faire face aux retombées.

L'aide que le centre Samifo apporte aux demandeurs d'asile et aux réfugiés a changé leur vie. Lorsque Duclair, 39 ans, originaire du Cameroun, est arrivé à Rome en 2018, l'ancien étudiant en droit savait que quelque chose n'allait pas. Pendant une grande partie de l'année précédente, il s'était démené pour trouver un refuge sûr après avoir fui sa maison, une quête qui l'avait envoyé dans un voyage de 2 000 miles qui traversait plusieurs pays, le Sahara et un voyage en bateau angoissant à travers la Méditerranée.

« Quand on est en déplacement, on n'a pas le temps de réfléchir, on ne pense qu'à la survie », dit Duclair, qui a demandé à ce que son nom de famille ne soit pas publié. « Mais quand les choses se calment, ces émotions commencent à vous consumer. Vous êtes ramené à ces moments de terreur et les blessures que vous avez oubliées sont rouvertes.

Les voyages entrepris par les réfugiés et les demandeurs d'asile s'étendent souvent sur des mois ou des années, période pendant laquelle ils n'ont qu'un accès limité aux soins de santé. Martino Volpatti, travailleur social au Centre Astalli, explique : « Quand ils arrivent ici, ils ont généralement pas mal de problèmes. »

Beaucoup ont dû prendre de grands risques pour se mettre en sécurité : lutter contre des courants violents dans l'Atlantique et des vagues de plusieurs mètres de haut en

Méditerranée, être battus ou repoussés à plusieurs reprises, ou vivre à la dure à la périphérie de l'Europe.

D'autres ont été laissés à la merci d'accords avec des pays tiers, comme la Libye et la Tunisie, où des pratiques telles que les passages à tabac, les violences sexuelles et l'emprisonnement ont été documentées. Des organisations non gouvernementales ont fait valoir que l'accent mis par l'UE sur la dissuasion, la détention et la fermeture de ses frontières crée davantage de risques pour les personnes.

« Ces politiques poussent les migrants à emprunter des chemins plus dangereux, ce qui augmente les risques pour leur santé », explique le groupe de campagne Salud por Derecho (Droit à la santé), basé en Espagne. « Cette situation n'est pas une conséquence inévitable du processus migratoire, mais une décision politique. »

Au Centre Samifo, le durcissement du débat sur la migration a également compliqué les efforts d'intégration.

« Les demandeurs d'asile le sentent. Parfois, ils sont confrontés au racisme ou à l'intolérance », explique Volpatti. « Il s'agit de personnes qui vivent dans des situations précaires qui sont parfois exacerbées par une méfiance généralisée à leur égard. Pas toujours ou chez tout le monde, mais il est clair que le climat n'est pas bon en ce moment.

Alors que le racisme se normalise et parfois est défendu par des politiciens de droite et d'extrême droite, il a fait des ravages, dit Santone. « Il est bien établi que le racisme augmente l'incidence des troubles de santé mentale ainsi que le risque de psychose, car vous commencez à ne plus faire confiance à personne. »

Six ans après son arrivée en Italie, Duclair a appris l'italien et a obtenu un emploi de travailleur social après s'être reconverti. Il s'empresse toutefois de reconnaître que rien de tout cela n'aurait été possible s'il n'avait pas appris à faire face aux problèmes psychologiques qui ont persisté longtemps après son arrivée en Europe.

« C'est essentiel », dit-il. « Pour quelqu'un qui vient d'arriver dans un pays et dont il ne parle pas la langue, il a besoin d'être guidé, il a besoin d'aide. C'est ainsi que nous traversons la souffrance, qu'elle ait eu lieu dans le désert ou dans les Balkans.